

costumes sont faits d'après des gravures du temps où fut créée la pièce ; ils sont amusants à voir, mais comme les femmes s'habillaient, comme elles se coiffaient mal sous le second Empire ! Les rôles principaux sont tenus avec talent par M<sup>mes</sup> Simon-Girard, Mitzy Dalti, Anie Perrey, Cécile Caron, Georgette Armand, par MM. Lérand, Gauthier, Joffre, Jean Dax, et par la petite Frômet.

§

M<sup>mes</sup> Cora Laparcerie, de Frézia, Mancel, MM. Lamothe, Hasti, Bouthors jouent avec agrément une comédie légère de MM. Antony Mars et Henri Lyon, **Madame l'Amirale**. La pièce n'est pas sans gaieté ; les auteurs ne prétendent qu'à divertir les spectateurs, et ils y parviennent parfois. Qu'ils en soient loués !

A.-FERDINAND HEROLD.

### MUSIQUE

OPÉRA : *Le Miracle*, drame lyrique de MM. P.-B. Gheusi et Mérahe, musique de M. Georges Hüe. — GAÏETÉ-LYRIQUE : *Don Quichotte*, comédie héroïque de M. Henri Cain, musique de M. J. Massenet. — Memento.

**Le Miracle** me remet en mémoire une assez plaisante bévue que je commis ici à l'occasion de mon premier contact professionnel avec M. P.-B. Gheusi. C'était à propos d'*Orsola*, tout au début de ma collaboration au *Mercur*, et j'ose à peine avouer que j'ignorais alors totalement l'existence de M. P.-B. Gheusi, si bien que la désinence de son nom, autant que les attentats du poète contre l'autorité de tous nos dictionnaires, m'induisit à l'absurde hypothèse que sans doute il était d'origine étrangère. J'ai su depuis que M. P.-B. Gheusi émanait tout droit de Toulouse, et que cet excellent Français, après avoir gouverné des revues, nourrissait un penchant le moins dissimulé pour la co-direction de nos théâtres lyriques subventionnés. Ce sont là des aspirations licites à tous les contribuables que nous sommes ; seulement M. P.-B. Gheusi a tort de ne pas s'y borner, et de persister par surcroît à écrire des livrets d'opéra. Aucune occupation ne semble s'attester plus opiniâtement incompatible avec les dons variés qu'il a reçus de la nature. Le « poème » d'*Orsola* était presque effarant de ridicule ; celui du *Miracle* apparaît d'une inégalable maladresse. D'une aventure à la fois poétique et poignante en soi-même, il a fait un mélo de la plus fastidieuse incohérence. M. P.-B. Gheusi n'a pas le plus lointain pressentiment du rôle de la musique dans le drame sonore et de ses exigences. Il conçoit son livret comme une intrigue tout extérieure, dont il distribue plus ou moins gauchement les péripéties en tableaux et en scènes ; puis, on dirait d'une plume aussi indifférente que hâtive, il s'applique à remplir tous ces compartiments de mots. Et de mots, en effet, plu-

tôt que de paroles, tant ces paroles sont quelconques, banales, impersonnelles, se rapportant tout au plus au costume de l'acteur qui les profère; sortes de phrases « passe-partout » aptes à servir n'importe où pour un incident analogue à celui dont momentanément il s'agit. Aussi ses personnages sont-ils unanimement incapables de nous intéresser une seconde. Ce sont des pantins anonymes dont nous connaissons aussi peu l'âme au dénouement qu'au lever du rideau, et qui gagneraient certes pour nous en plausible réalité à gesticuler en silence au lieu d'élocuter des kyrielles de lieux communs grandiloquents ou insipides. Et ils en tireraient en même temps l'avantage d'échapper au grotesque, car, outre que les palabres à eux prescrits déniaient toute psychologie, faussent imperturbablement tout sentiment et défient toute vraisemblance, la muse de M. P.-B. Gheusi, qui s'épargna ici la difficulté de la rime, y semble avoir allègrement cultivé le vers blanc de mirliton.

Rien d'étonnant qu'une impression de guignol pompeux, disparate et pompier, se soit aussi irrésistiblement dégagée de l'audition de ce *Miracle* que jadis de la représentation d'*Orsola*, et c'est vraiment une inscrutable énigme que, nonobstant l'expérience cruelle, un musicien ait de nouveau souhaité courir le risque de cette collaboration redoutable. Si M. Georges Hüe a choisi librement ce livret, je crains fort qu'à l'épreuve il ne l'ait amèrement déploré. Le plus grand des génies y eût donné sa langue au chat. En dépit de quelques « gammes par tons » parsemées çà et là dans *le Miracle*, l'art de M. Georges Hüe se dénonce aussi peu novateur que possible et même évidemment retardataire à tous égards. Mais son talent fin, distingué, sincère, est d'une essence intime qui paraît au demeurant des plus propres, encore qu'avec quelque timidité monotone, à la délicate expression des mouvements de l'âme, ce privilège harmonieux de la musique. Malheureusement les fantoches de son librettiste étaient aussi complètement dénués d'âme que de caractère, d'esprit et quasiment, de forme ou de figure. Parmi l'irréparable vacuité de ce néant, la musique avait l'air d'une intruse égarée, et « le miracle » de l'histoire, c'est que l'inspiration de M. Georges Hüe ait en quelques endroits heureusement résisté au burlesque des discours qu'avaient à débiter les chanteurs. Cette inspiration, à vrai dire, et jusqu'en ses meilleurs moments, ne s'accusa jamais d'une originalité manifeste, et M. Georges Hüe n'est pas moins affligé que M. Bloch de cette disgrâce essentielle. Il s'y joint assez fâcheusement quelque lourdeur hésitante qui semble trop souvent entraver les élans du compositeur et, si *le Miracle* n'offre assurément pas plus d'intérêt purement musical que *Macbeth*, la partition de M. Hüe est certainement inférieure en puissance à celle de son confrère helvète, spécialement dans les ensembles choraux où le musicien pouvait plus

aisément qu'ailleurs lâcher bride à sa verve et s'emballer. Mais sans doute l'eût-il fait d'instinct, aux prises avec un drame de Shakespeare, tandis que Wagner en personne aurait peut-être avorté en face du monstre inane de M. P.-B. Gheusi. Il est bien regrettable pour M. Georges Hüe qu'il soit tombé sur un pareil livret, et c'est un grand dommage aussi pour notre Opéra, auquel on a beaucoup de compliments à adresser. *Le Miracle* a été monté visiblement avec un soin extrême dans des décors parfois fort réussis. Le dessinateur des costumes s'y démontre en louable progrès et il n'est pas jusqu'aux électriciens qui ne trahissent des velléités excellentes. Je ne sais si on vit jamais en l'édifice un lever du jour aussi graduellement amené que celui du premier acte. Sans doute, les protagonistes paraissent déployer la plus têtue persévérance à perpétuer les traditions de la maison, qui sont de sereinement ignorer les rudiments de l'art du comédien, de jouer, ou faux, ou pas du tout. Cependant, il serait injuste de méconnaître ici l'irrécusable excuse que fournissait à l'embarras des interprètes un texte de cet acabit, une pièce injouable et qui, sans la musique, eût sombré bien avant la fin dans la tempête déchaînée par la désopilation des rates. M<sup>lle</sup> Chenal, MM. Muratore et Gresse n'ont abouti qu'à faire valoir la robustesse de leurs voix et M. Fabert même s'évertua vainement à composer un rôle impossible à priori. En revanche, les évolutions des chœurs et du ballet témoignaient de la part des metteurs en scène d'une inaccoutumée sollicitude qui apparut souvent récompensée. Si cela ne fut pas toujours parfait, il y eut par instants des grouillements de foule dont jadis on n'aurait jamais eu l'idée, même en rêve, à l'Opéra.

## §

C'est aussi ce que nous offrit de mieux à la Gaieté le **Don Quichotte** de MM. Massenet et Cain, et on féliciterait avec plaisir M. Labis de son adroite mise en scène, si le prétexte en avait été autre. Mais, dans la circonstance, on n'en a vraiment pas le courage. L'idée de nous montrer le noble et doux Chevalier de la Triste Figure chargé de retrouver « le collier de perles » d'une péripatéticienne ayant nom « Dulcinée », serait à priori cocasse, si elle ne s'attestait au fond plutôt navrante. Car c'est là le sujet de la « comédie héroïque » que M. Henri Cain osa intituler *Don Quichotte*, en y intercalant l'épisode des moulins à vents, et pour laquelle il perpétra un « poème » auprès de quoi les pires cou...ronnades de M. P.-B. Gheusi pourraient passer pour du Victor Hugo. Il y a en particulier une scène qu'il faut avoir vue de ses yeux pour y croire. Don Quichotte à la recherche des brigands cambrioleurs, en rencontre la bande au fond d'un bois, l'attaque et, au bout d'un instant, en est naturellement roué et ligotté. On l'insulte et on va le pendre, et alors,

impassible, il entonne une « prière » qui débute ainsi : « Seigneur, reçois mon âme », et que, dans la forêt sauvage, accompagne un harmonium inopiné. L'effet sur les bandits est tel que peu à peu tous tombent à genoux et que leur chef tend chapeau bas au prisonnier le fameux « collier de perles » tandis que les autres en cœur le supplient : « Et maintenant, sur nous, placez votre main pure !... » Oui, il faut l'avoir entendu pour y croire. Sur ce livret d'une idiotie suprême, M. Jules Massenet a composé la partition la plus adéquate qui se puisse imaginer. Il n'est guère possible de décider ici ce qui est le plus bête à couper au couteau, des paroles ou de la musique. Ce *Don Quichotte* est joué par MM. Marcoux et Fugère beaucoup trop bien pour ce qu'il vaut. La charité dissuade de parler des autres interprètes. Le plus lamentable est de contempler le public applaudissant, acclamant ces insanités. On s'en sentait presque envahi par des velléités homicides. Il n'y a pas de loi qui interdise, pour une opération purement commerciale, de chambarder et déshonorer un chef-d'œuvre en corrompant ignominieusement la sensibilité de la foule inavertie. C'est peut-être dommage, et on indiquerait volontiers à M. le Sénateur Bérenger ce meilleur emploi d'une activité qui découvrirait difficilement pornographie plus immonde qu'une semblable prostitution de d'art.

MEMENTO. — Il vient de paraître chez l'éditeur Adolph Fürstner, 18, rue Vignon, une *Sonate pour piano et violon en si bémol*, par Armande de Polignac. Prix net : 8 fr..

JEAN MARNOLD.

#### ART MODERNE

Peintures chinoises : Collections Olga-Julia Wegener (galerie Bernheim jeune) et F. Langweil (galerie Durand-Ruel. — 3<sup>e</sup> Exposition d'estampes japonaises (Louvre, Pavillon de Marsan). — L'Œuvre de Willette (Louvre, Pavillon de Marsan). — Peintures de Jean Puy (galerie Eug. Blot). — 3<sup>e</sup> Exposition de la Cimaïse (galeries Georges Petit). — Memento.

Les exhibitions d'**Œuvres d'art chinoises** se multiplient à Paris, avec une déconcertante soudaineté. Ce furent, d'abord, les expositions du musée Guimet; ce sont aujourd'hui celles des galeries Bernheim jeune et Durand-Ruel, et voici qu'on annonce, pour le mois prochain, au musée Cernuschi deux milliers environ de poteries chinoises. Paris, du reste, n'a pas l'exclusif privilège de ces précieuses communications. En Allemagne, en Angleterre, partout en Europe, les trésors artistiques du Céleste Empire sont en voyage, çà et là s'arrêtant pour se faire admirer et, d'étape en étape, s'appauvrissant des joyaux qu'ils laissent dans les collections publiques ou privées. Il est bien à craindre que ces témoignages du génie oriental